Panneau d'introduction

« L'appel des sirènes »

Texte. C'est en 1996 que l'Association Orge Essonne Cartophilie, connaissant l'intérêt du Centre Culturel pour l'histoire athégienne, nous a proposé ce superbe reportage photographique de 34 tirages, réalisé en 1917 au sein de la société BELLANGER Frères, Forges et Tréfileries, S.I.M, usine de bidons reconvertie dans la fabrication d'obus de « 75 ».

Ces photos, prises « à la chambre », ont plusieurs qualités : grain, éclairage, angle de vue et une certaine mise en scène. Elles retracent différents aspects de la vie de cette usine, dans ses composantes spatiales, ses activités, sans oublier les conditions de travail des ouvriers.

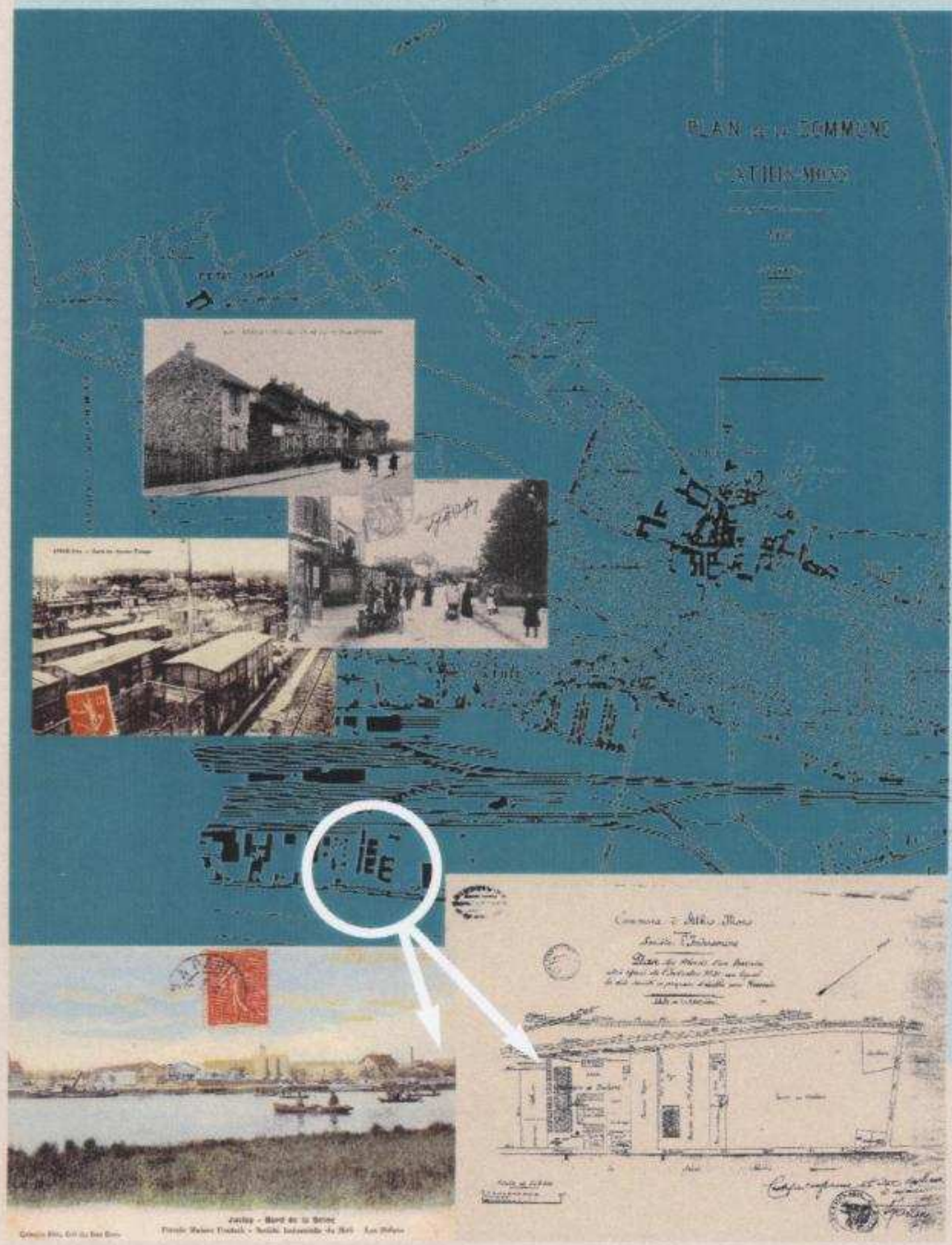
Le hasard a voulu que, peu de temps après l'acquisition du reportage, nous soient parvenus les extraits de l'autobiographie d'un athégien, né en Dordogne en 1903, relatant avec humour son expérience de « gratteur de lopins » dans cette même usine en 1916, alors qu'il n'était qu'adolescent.

Cette rencontre émouvante et unique est une mine d'informations sur la vie ouvrière, quotidienne, du début du siècle. Il nous a semblé opportun de les restituer aux athégiens et à un public plus large.

L'ouverture de la Maison de Banlieue, nouvel espace et département d'éducation à l'environnement urbain du Centre culturel d'Athis-Mons, en était l'occasion.

Recherche : François Petit, conception : Sylvain Taboury, réalisation : Monumental Photo – Evry
Remerciements : Mme Devers, M. Touron, Mme Lasnot ; Mme Jacquet ; M. Drouot, galerie de l'Agora (Scène Nationale à Evry) ; Association Orge Essonne Cartophilie ; M. Bourgougnon, Conservateur départemental Musée Français de la Photographie à Bièvres ; M. Gamel, Président de l'Amicale des Anciens Combattants d'Athis-Mons ; M. Verney, historien et collecteur de Varennes-Jarcy ; Ville d'Athis-Mons : service Archives Documentation : M. Delarue, services culturel et Bibliothèques, urbanisme et « Maison de Ville » ; M. Bertocchi, Conseiller municipal (Souvenir français).

«Naissance d'une vie de banlieue»



Créée en 1890, l'Usine BELLANGER, également appelée "fabrique des bidons", produisait des fûts métalliques pour le transport des liquides inflammables (essence, pétrole...). Elle était située au 29, quai de l'Industrie, actuellement occupé par l'entreprise Comptoir des Parfums.

Dans l'ancien département de la Seine et Oise, Athis-Mons en bordure de Seine est reliée à la capitale par le chemin de fer Paris-Orléans-Midi depuis 1841. Une importante gare de triage, dite de Juvisy-sur-Orge, y est installée en 1884. Elle amène le développement d'usines entre le fleuve et la gare, Quai de l'Industrie.

C'est dans ce Val d'Athis qu'un premier nouveau quartier se construit pour accueillir une population de cheminots, d'ouvriers ou d'employés:

- **1891 :**
  1590 habitants à Athis-Mons, dont 372 dans le Val.
- **1916 :**
  4671 habitants à Athis-Mons, dont 2897 dans le Val.

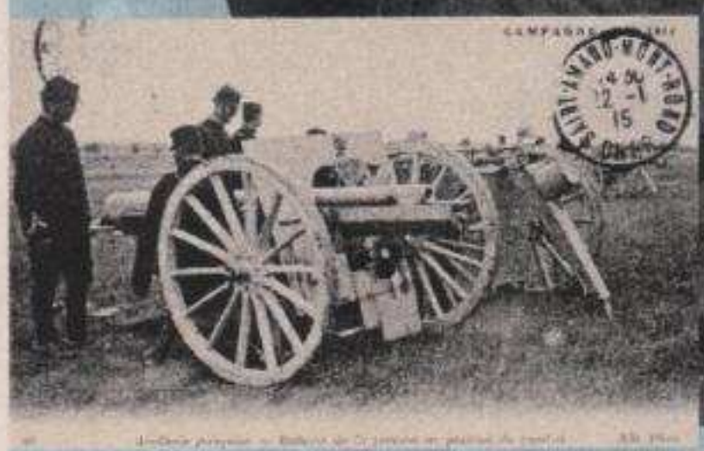
Les activités agricoles et la vie rurale cèdent progressivement la place aux activités industrielles.

La vie s'urbanise, c'est:

"la naissance d'une vie de banlieue".

«La guerre devient une industrie»

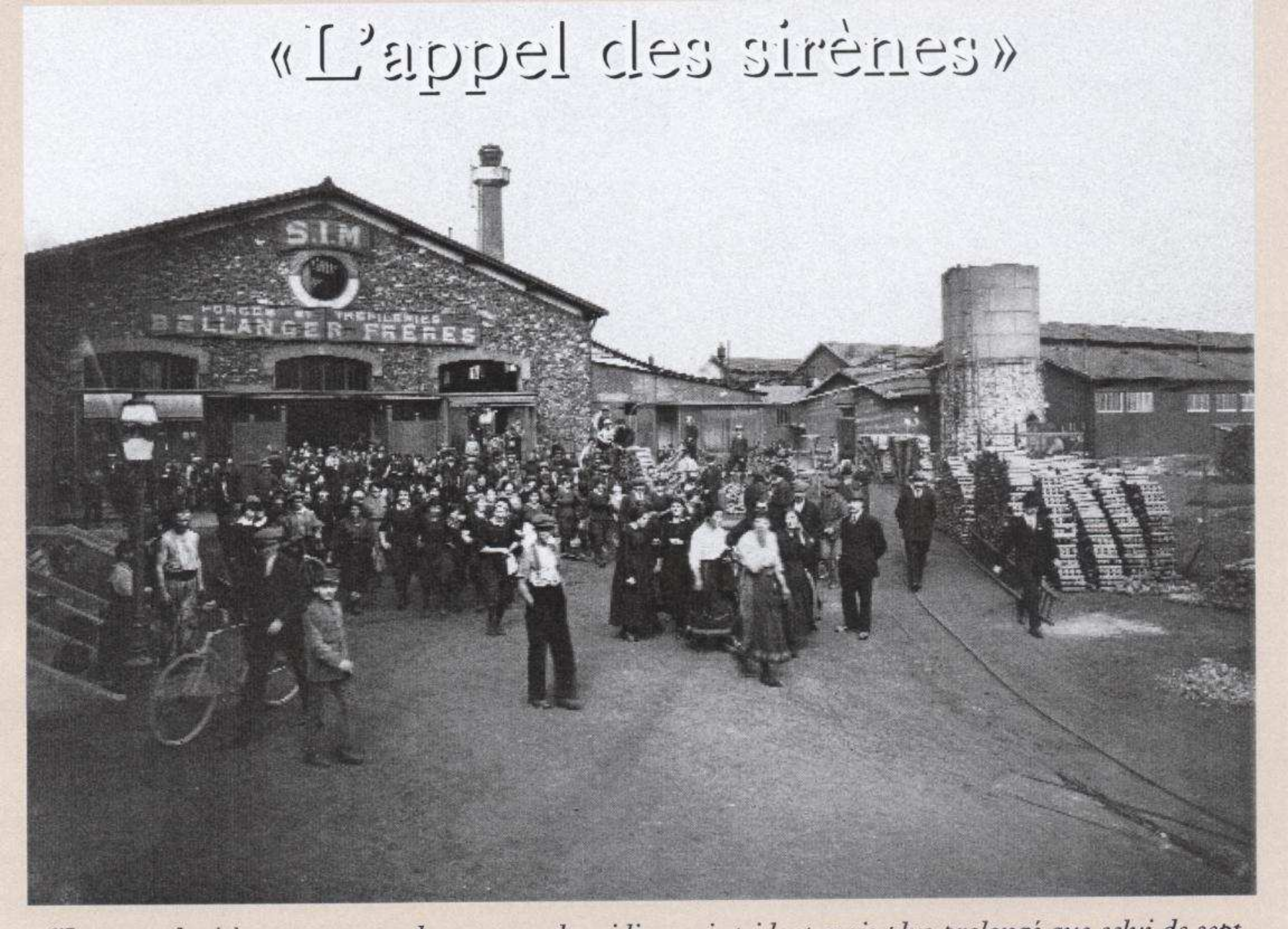
En août 1914, la France et l'Allemagne entrent en guerre. Après la bataille de la Marne, la guerre de mouvements s'étant transformée en guerre de tranchées, les offensives de 1916, allemande à Verdun, et alliée sur la Somme, ne sont repoussées qu'au prix d'énormes pertes humaines. Ces gigantesques duels d'artillerie et la stabilisation des fronts en 1917 nécessitent toujours plus de matériel et de munitions, de nombreuses usines sont réquisitionnées pour l'armement.



"La longueur d'un obus de 75 mm fini est de 0,264 m et son épaisseur de 12 mm. C'est du moins ce que j'ai appris par mon maître d'école en septembre 1914, le jour où la France fêta le succès du canon de 75 mm, glorieux vainqueur de la bataille de la Marne". H. Touron

L'état actuel de nos recherches ne nous permet pas de savoir précisément la date de "réquisition ou de conversion" de la société BELLANGER en usine d'armement, ni son retour aux activités antérieures, ou sa cessation d'activités. Elle n'était sans doute pas la seule entreprise mobilisée (usine dite des "Forges d'Athis", sur la rivière de l'Orge).

«L'appel des sirènes»

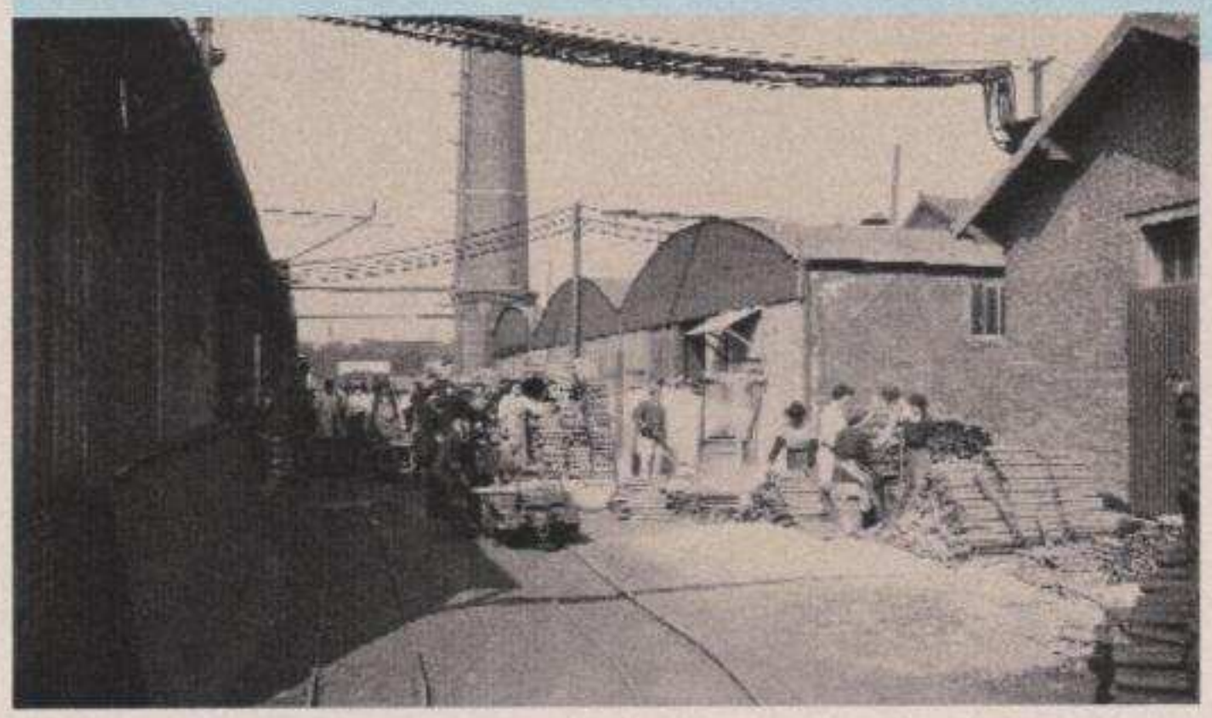


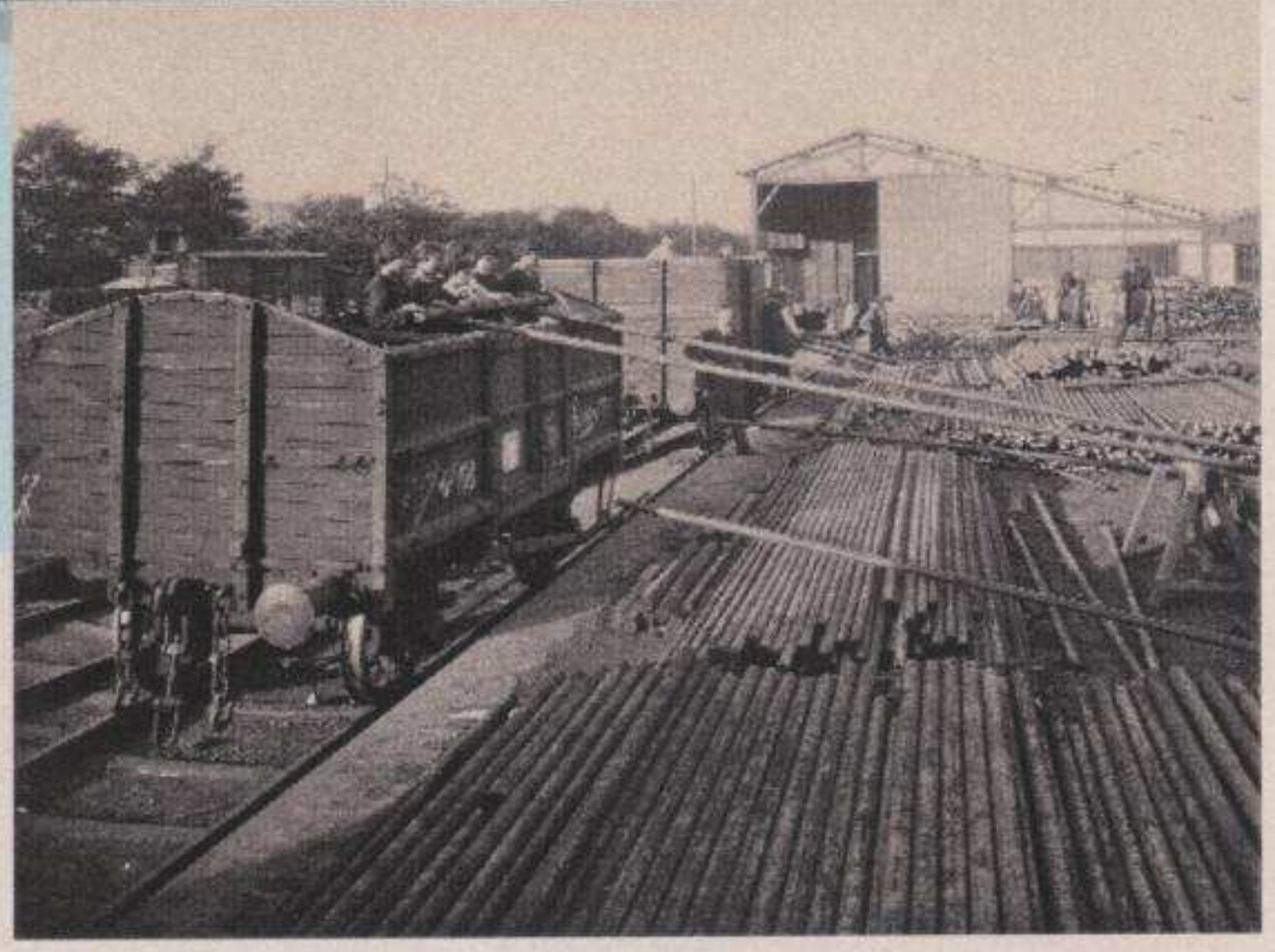
"Le coup de sirène annonçant la coupure de midi, aussi strident mais plus prolongé que celui de sept heures, me parut surtout mieux perçu et susciter de la part de la foule de ceux à qui il s'adressait, plus d'empressement dans l'exécution de son objet..." H. Touron

«En bord de Seine»

En 1917, situées entre la Seine et la gare de triage de Juvisy, les usines BELLANGER, reconverties dans la fabrication d'obus de "75", pouvaient profiter des facilités de circulation offertes par le fleuve et la ligne de chemin de fer pour acheminer les matériaux, et soutenir activement l'effort de guerre.

"Me prenant par le bras, il me tira vers sa guérite me faisant dégager la voie ferrée qui, traversant l'entrée puis la route longeant la Seine, reliait l'Usine au quai fluvial, le long duquel stationnaient des péniches en cours de chargement". H. Touron





Un double système de voie ferrée irriguait l'entreprise. Outre la ligne classique, une voie étroite dessert les différentes unités de production où les barres métalliques initiales subissaient plusieurs transformations avant de trouver leur forme définitive d'obus de "75".

«Peu à peu, la machine remplace la main de l'homme»

Le travail conserve un caractère artisanal très vivace. Il implique des compétences ou des savoir-faire plus ou moins précis, il reste encore très physique et devient de plus en plus répétitif. Il faut produire en série. Le développement de la mécanisation, la spécialisation de plus en plus pointue des machines, font apparaître de nouveaux métiers.

"Dans sa première phase : on sait que ce rondin de métal d'environ six kilos provenait d'une masse métallique qui, après différentes opérations successives : fusion, moulage et laminage, s'était vue transformée en un fer rond d'une certaine longueur et de diamètre requis, dont les morceaux découpés à la longueur voulue étaient les futurs lopins, les futurs obus." H. Touron

Au début du siècle, certains métiers artisanaux commencent à s'exercer au sein des entreprises industrielles du Val d'Athis, où leur compétence technique est souvent appréciée pour l'exécution des opérations les plus délicates.

Panneau 6

« L’industrie est une guerre »

Texte. Les génératrices d’énergie, les presses, les fours, les tours, « symboles de la puissance moderne », annoncent l’ère de l’industrialisation de masse et de la production en série. L’accélération de l’histoire, provoquée par la première guerre modiale, relègue progressivement le travail artisanal et manuel, encore prédominant en 1917, dans les limbes du XIXè siècle.

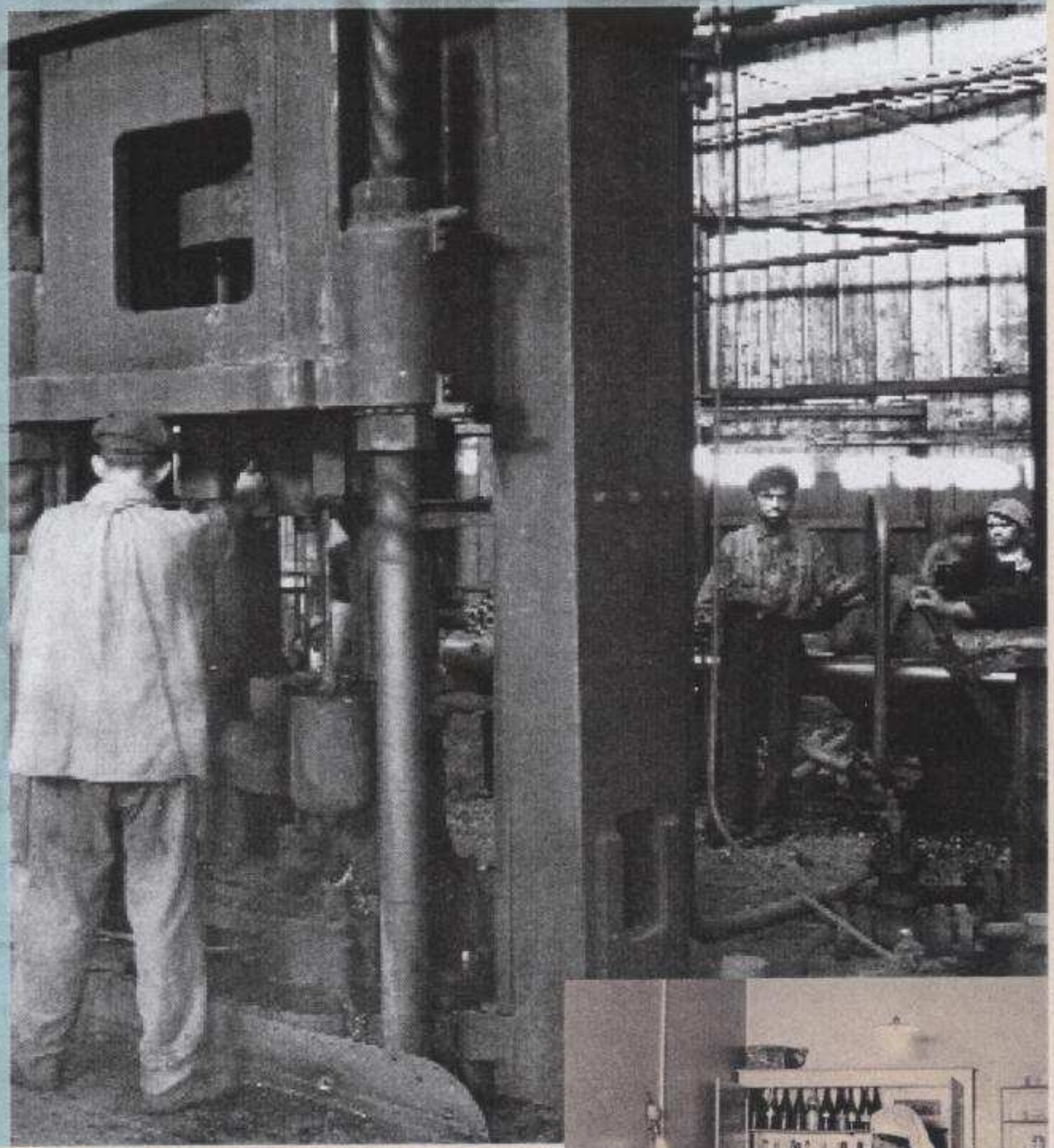
« Impressionnant paysage que celui de cette usine de guerre. J’avais devant les yeux sur six rangs d’une dizaine d’unités chacun, une forêt de gigantesques presses hydrauliques, baignant dans un nuage de vapeur… » H. Touron.

L’ouvrier, le cheminot, mais aussi l’employé, remplacent progressivement l’agriculteur, l’artisan ou le domestique. Ces mutations structurelles, ajoutées aux ruptures de la Grande Guerre, se traduisent en 1921 par l’élection à Athis-Mons d’une des premières municipalités communistes de France, ouvriers et employés prennent la place de « notables ruraux ».

5 photographies illustrant les machines de l’usine et les ouvriers au travail.

« La vie en bleu »

Les ouvriers étaient bien souvent obligés de travailler sous des cadences infernales et dans des conditions extrêmement pénibles, de jour comme de nuit, dimanches inclus.
La loi sur les 48 heures par semaine - 8 heures/jour - n'apparaît qu'en 1919.

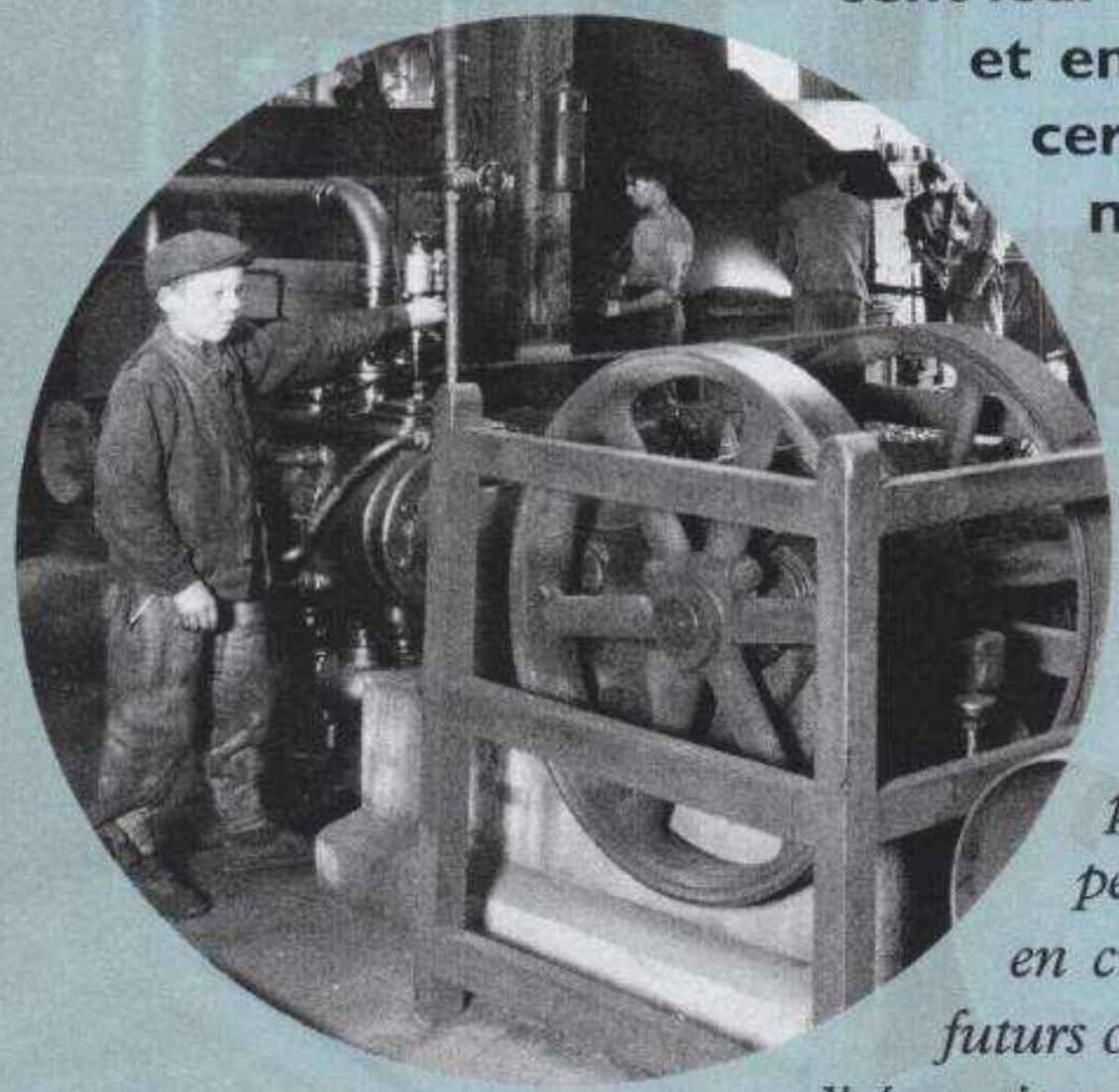


"L'usine toute entière, dans tous les secteurs de production trépidait, haletait, soufflait, bruissait tous azimuts ; du sol jusque dans ses superstructures, dans le mélange infernal et confus du ronflement puissamment soutenu de toute la mécanique au sol ou aérien [...]. Ajoutons au tableau les coups ininterrompus de masse et de marteau, les ouvriers se parlant en hurlant de bouche à oreille, le tout inclus dans un bain de vapeur permanent entretenu par les jets d'eau de refroidissement des presses, et nous aurons un aperçu presque complet de la clémence du travail à l'usine de guerre BELLANGER." H. Touron

La guerre suspend la législation du travail, y compris les lois contre l'insalubrité et la réglementation sur la sécurité. Une demi-heure de repos était ménagée par la direction toutes les deux heures, une équipe de réserve assurant le relais pendant que les autres profitent de l'instant de répit qui leur est accordé dans de petits réduits situés à proximité des ateliers.

«Les femmes et les enfants à l'arrière, les hommes au front»

Dès l'âge de 13/14 ans, à la campagne comme à la ville, la plupart des enfants finissent leur scolarité (avec ou sans le certificat d'études) et entrent dans le milieu professionnel. En 1914, certains sont embauchés dans les usines d'armement, comme "gratteurs de lopins"; ils supportent les mêmes conditions de travail que leurs aînés jusqu'en 1916 où une décision gouvernementale interdit le travail pour les enfants de moins de 15 ans.



"Nous étions trois devant la gueule du four cinq, violemment agressés par une chaleur à la limite du supportable, trempés de sueur, effets littéralement collés à la peau, attentifs aux lopins tombant et roulant sur la tôle en crépitant et tandis que deux d'entre nous grattions les futurs obus, le troisième larron plus âgé et probablement mobilisé avait pour rôle de les extraire du four et de les introduire après nettoyage dans le cylindre de la presse." H. Touron

En 1917, les 218000 accidents du travail touchent en majorité des femmes. Considérées comme une main d'oeuvre "docile" et peu qualifiée, les "munitionnettes" - comme on les appelait alors - étaient 430000 à 500000 à travailler dans les usines d'armement.

« Les cols blancs »

Autre travail manuel : celui des écritures. Registres, cahiers de comptes, factures, règlements, correspondances, plans... produits par les "cols blancs" de l'entreprise, directement à la main, ou avec les premières machines à écrire. Les hommes sont ingénieurs, cadres ou contremaîtres ... les femmes, secrétaires ou infirmières.

"Je fus accueilli fort gentiment -ce qui me rassura considérablement - par une jeune demoiselle, laquelle après s'être enquis de l'objet de ma visite, me demanda d'attendre un peu et me conduisit l'instant d'après devant une sorte de patriarche à longue barbe poivre et sel, probablement le chef de la douzaine de scribes occupant le local surchauffé." H. Touron

Au bureau comme en atelier, 80 ans plus tard, décors, conditions et outils de travail ont bien évolué.